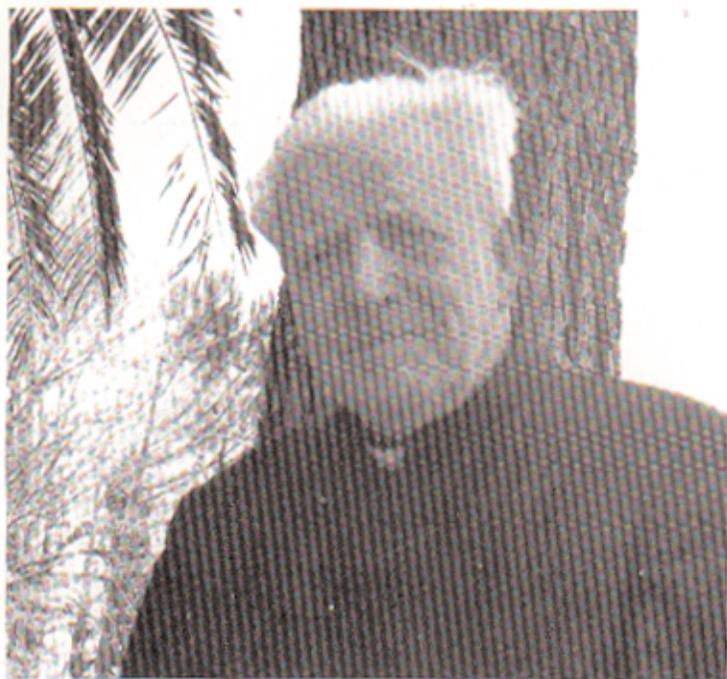


Mgr Francesco Spadafora

Don Francesco Putti
fondateur de
“sì sì no no”



Héraut de la foi catholique

Éditions

Les Amis de St François de Sales

Mgr Francesco Spadafora

**Don Francesco Maria Putti,
prêtre
fondateur de
“sì sì no no”**

**Héraut de la foi catholique
(1909 – 1984)**

ISBN 3-905519-06-8

Éditions

Les Amis de St François de Sales – CH – 1950 Sion

Table des matières

I — Un enfant de la Rome catholique	6
II — L'odyssée d'une vocation tardive	20
III — Le refuge avellinois : pauvreté, charité et Providence	80
IV — L'apostolat du confessionnal	104
V — Tempête soudaine	114
VI — Les Disciples du Cénacle	139
VII— Le néomodernisme	146
VIII— Don Putti prend position	157
IX — Le déclin	190

Chapitre I

Un enfant de la Rome catholique

La famille

Don Francesco Maria Putti naquit le 3 avril 1909 à Rome d'une famille aisée, dans un petit immeuble (encore propriété de ses sœurs) au n° 46 de la via della Purificazione, sis au cœur historique de la ville, entre la place de la Trinité-des-Monts, la place d'Espagne et la place Barberini.

Natif d'Arcole en Ligurie, mais venu jeune dans la capitale, son père Lido Eligio était un chef de bureau de l'administration des télégraphes.

Sa mère, Costanza Santambrogio, avait été éduquée dans un collège de religieuses; elle aimait peindre. Elle était fille de Giovanni Santambrogio, avocat de la rote auprès du Saint-Office et de Filomena Jacobini, qui appartenait à une famille noble de Genzano.

A la mort du père (le 4 novembre 1922, Francesco avait alors 13 ans), la situation économique changea quelque peu; et la famille Putti vivra désormais d'une rente, car seule l'aînée, employée au Banco di Roma, avait un salaire.

Dieu avait béni cette famille authentiquement chrétienne en lui donnant la joie d'accueillir sept enfants :

Maria, née le 4 mai 1896,
Giuseppe, né le 30 mai 1898,
Vittorina, née le 26 mai 1900,
Anna, née le 3 mars 1902,
Clara, née le 28 octobre 1904,
Raffaele, né le 18 juin 1907,
et leur cadet, notre Francesco Maria.

Le nouveau-né fut baptisé en l'église paroissiale Saint-Vincent, sur la place de la Fontaine de Trévi. Deux ans plus tard fut inaugurée l'église Saint-Camille, via Piemonte, et les paroissiens de Saint-Vincent furent attribués les uns à la nouvelle paroisse Saint-Camille, les autres à la paroisse de Sant'Andrea delle Fratte. La famille Putti fut assignée à la seconde.

Le sanctuaire romain de l'Immaculée

Bâti à proximité de la via della Purificazione, à côté du célèbre Collegio Nazareno, Sant'Andrea delle Fratte est le sanctuaire romain de l'Immaculée. Ce titre rappelle l'apparition du 20 janvier 1842 de la Vierge Immaculée à un jeune et riche banquier juif, Alphonse Ratisbonne.

«Élégant jeune homme de 27 ans, il avait quitté Strasbourg pour un voyage d'étude et d'agrément en Italie; à son départ, il avait promis à sa fiancée d'éviter Rome, centre du catholicisme détesté; il s'y trouvait néanmoins, à la suite d'un providentiel concours de circonstances; le 20 janvier, il s'était arrêté au célèbre "caffè Greco", pour y lire les journaux.

Don Francesco Putti à Grottaferrata, juillet 1979

«Midi arriva. Ratisbonne sortit et rencontra, sur la place d'Es-

pagne, le baron Théodore de Bussières, fervent converti qui, quelques jours plus tôt, l'avait quasiment contraint, lui, l'acerbe moqueur et blasphémateur de la “superstition catholique”, à porter autour du cou une médaille à l'effigie de l'Immaculée – telle qu'elle était apparue, quelques années plus tôt, à sainte Catherine Labouré (1830) – et à recopier, pour la réciter chaque jour, la prière de saint Bernard à Notre-Dame.

“Souvenez-vous, ô très miséricordieuse Vierge Marie qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection ... ait été abandonné... Ô Mère du Verbe, ne méprisez pas mes prières, mais écoutez-les favorablement et daignez les exaucer”.»

Bussières invita Ratisbonne à monter dans sa voiture pour un bref trajet.

Il faisait beau; le ciel bleu et le soleil printanier invitaient vraiment à une excellente promenade. A la hauteur de l'église de Sant'Andrea delle Fratte, Bussières ordonna au cocher d'arrêter la voiture et pria son passager de l'attendre; il devait prendre quelques dispositions pour les obsèques de l'un de ses amis, le comte de La Ferronnays qui venait de mourir. Alphonse préféra descendre et visiter l'église.

Il parcourut lentement les nefs désertes, avec l'air déçu de quelqu'un qui cherche vainement quelque chose d'intéressant.

Au procès canonique, il relata sous serment :

«Pendant que je marchais et arrivais à l'endroit où se faisaient les préparatifs des funérailles, je me sentis soudain troublé et vis comme un voile devant moi; toute l'église me sembla obscure à l'exception d'une de ses chapelles, où toute la lumière de cette église paraissait concentrée. Levant les yeux vers la chapelle où rayonnait une telle lumière, je vis sur l'autel la Très Sainte Vierge, debout, animée, grande, majestueuse, très belle,

miséricordieuse, semblable dans son attitude et dans son aspect à la représentation qu'en donne la médaille miraculeuse.

Notre-Dame me fit un signe de la main m'invitant à m'agenouiller.

Une force irrésistible m'attirait vers Elle qui paraissait me dire : cela suffit. Elle ne le dit pas, mais je le compris.

A cette vue, je tombais à genoux à l'endroit même où je me trouvais; je tentais plusieurs fois de lever les yeux vers la Très Sainte Vierge, mais je dus aussitôt baisser le regard devant sa majesté et sa splendeur; cependant cela n'empêchait pas l'évidence de la vision. J'observais les mains de Notre-Dame, et j'y perçus l'expression du pardon et de la miséricorde.

En présence de la Très Sainte Vierge, bien qu'elle ne me dît mot, je compris, à cet instant, l'horreur de l'état où je me trouvais et la beauté de la Religion catholique : en un mot, j'ai tout compris !».

La transformation de Ratisbonne fut immédiate et totale : tous ses préjugés contre le christianisme s'évanouirent, et il acquit la connaissance des vérités de foi. «*On me demanda — avoua-t-il — comment je les avais apprises, puisque chacun savait que je n'avais jamais lu une page de la Bible, ni ouvert un livre de religion et que je n'avais jamais eu à l'esprit le dogme du péché originel, totalement ignoré ou rejeté des juifs de nos jours, dogme dont je doute même avoir jamais entendu parler. Comment suis-je parvenu à cette intelligence des choses de la foi ? Je ne saurais le dire; ce que je sais, c'est que j'en étais entièrement dépourvu quand je franchis le seuil de l'église, et qu'en sortant je voyais clairement, je percevais le sens et l'esprit des dogmes, je sentais ces choses et je les sentais par un inexprimable effet qu'elles avaient sur moi.*»

De son côté, le baron Théodore de Bussières, lors de sa déposition, affirma : «*Les réponses de Ratisbonne à mon frère et les*

propos qu'il tenait à tous ceux qui l'interrogeaient montraient que, dès sa conversion, les vérités catholiques étaient en lui et qu'il n'avait pas besoin d'une instruction religieuse autre que formelle.» Pour un exposé complet et détaillé de ce miracle, voir l'opuscule du père minime A. Bellantonio, *La meraviglia romana dell'Immacolata*, 2ème éd., Rome 1973.

A Sant'Andrea delle Fratte (1842) comme à Lourdes (1858) et à Fatima (1917), et de nouveau à Rome aux Trois Fontaines (1947), la Très Sainte Vierge se manifeste vraiment comme étant la «*Vierge de la Révélation*» qui confirme et défend le dépôt des vérités surnaturelles, gardé et formulé par le magistère infaillible de l'Église. Or, la défense de la foi catholique sera justement l'apostolat de don Francesco Putti.

Enfance et jeunesse

Francesco grandit et se forma dans la Rome catholique qui, après le glorieux pontificat de Léon XIII, vit de 1903 à 1914 l'action sanctificatrice et lumineuse de saint Pie X, avant que l'Église ne renforçât encore sa vitalité sous Benoît XV, Pie XI et Pie XII.

Anna, sœur de Francesco, relate quelques précieux détails de cette période de sa vie : «C'était un bel enfant : yeux bleus, cheveux ondulés, blonds et brillants, teint clair. Quand il revenait de la Villa Borghese, les étrangers s'arrêtaient pour le regarder. A l'âge d'un peu plus d'un an, il eut une poliomyélite dont il garda toute sa vie de graves séquelles.

«Tout petit, il manifestait déjà un caractère altruiste et affectueux. A l'institut de kinésithérapie, où il recevait des soins électriques à sa jambe, le médecin lui donnait chaque fois un bonbon. Francesco l'empochait en disant : "Pour Lello", de sorte qu'un jour le docteur lui demanda qui était Lello. "Mon frère" répondit Francesco et, sans s'émouvoir, il lui ramena des bonbons jusqu'à la fin de sa cure.

«Son tempérament exubérant et sociable le rendait sympathique aux autres enfants : à la plage, il était toujours entouré d'une bande d'enfants qui le cherchaient pour jouer. En villégiature à Ariccia, il s'était fait des amis parmi les enfants de l'endroit avec lesquels il inventait toujours de nouveaux jeux.

«Jamais une plainte ne sortait de sa bouche à propos de sa jambe malade qui l'empêchait de courir et d'être comme les autres. Durant son adolescence, il souffrait de ne pouvoir faire des excursions ou des promenades avec ses camarades; il s'y joignit quelquefois, et en revint, le soir, très fatigué, à la grande inquiétude de notre mère. Sa volonté indomptable et tenace lui faisait accomplir des efforts inouïs. Mais il ne se lamentait jamais, ni ne parlait de son état.

«Ses camarades et ses professeurs l'aimaient. En classe de première année du degré moyen chez les Frères des écoles chrétiennes, place d'Espagne, il quittait parfois la maison avant l'heure pour participer à une réunion de petits écoliers de dix ans. Naturellement, pour trafiquer on ne sait quoi à l'école.

«Vif, intelligent, il ne pouvait s'appliquer longtemps. Si on lui exposait une leçon en quelques phrases, il lui suffisait de les écouter et il s'en allait, disant : “Je sais, j'ai compris”. Il ne voulait même pas la répéter une fois parce que c'était vrai qu'il la savait. Tous ses compagnons et maîtres l'appréciaient.

«Les années passaient. Francesco devenait un beau jeune homme, loyal, spontané, bon et intelligent. Il avait le sens de l'amitié; ses amis les plus chers étaient ceux du cercle catholique “Dante e Leonardo”, où il restait des heures à discuter.

«A 15 ans, il enseignait le catéchisme aux enfants des familles expulsées de leur logement à Monte del Gallo et s'occupait d'eux volontiers et avec soin.

«Plus tard, son travail professionnel était excellent et

conscientieux; son honnêteté gênait les autres qui ne l'étaient pas. Il en souffrait, mais il ne s'en plaignit jamais.

«Désintéressé et généreux il aidait, quand il le pouvait, ses amis dans le besoin. Il logea une fois dans sa chambre un camarade désargenté; Francesco dormit alors par terre.

«Bon, intelligent, beau, exubérant, toujours enjoué, il comprit à un moment donné qu'il pouvait consacrer à Dieu les qualités qu'il en avait reçues.

«Peut-être le fait de s'être trouvé, pendant la guerre, dans un train qui fut bombardé à son entrée en gare de Rome eut-il une influence sur sa décision de devenir prêtre. Les gens avec lesquels il bavardait dans son compartiment furent tués par le déplacement d'air. Pour sortir du train, il fallut enjamber les morts dans le couloir. Hors de danger, Francesco a peut-être réfléchi à la brièveté de la vie et jugé qu'il était bon de la consacrer au salut des âmes.»

Sa sœur Anna donne d'autres détails : *«C'était un enfant d'un caractère très vif, malgré l'infirmité qui l'avait frappé à une année et demie; il se livra à de nombreuses farces avec son frère Lello; l'une de celles-ci fut de lancer des pierres contre les vitres d'un couvent de religieuses voisin; il s'en repentit, devint enfant de chœur dans ce couvent et y servit la messe.»*

Exemples de courage et de simplicité évangélique

Sa sœur Anna fait allusion au cercle "Dante e Leonardo" et au catéchisme enseigné par Francesco aux enfants du Monte del Gallo. Nous avons deux livrets ou cahiers de ce cercle; ils sont bien conservés et datés des années 1925-1926 et 1926-1927, durant lesquelles Francesco et son frère Raffaele (Lello) en furent membres. Leur lecture est très instructive : elle montre

assez clairement la formation et l'action "catholique" de ce jeune homme de 16–17 ans. En haut de la page, au centre, domine l'emblème circulaire de l'Action catholique : P.A.S. (prière, action, sacrifice); en marge : association de la jeunesse catholique italienne.

On constate aisément, en lisant ces feuillets, l'importance du cercle "Dante e Leonardo" et de son programme d'instruction et d'action pour une formation complète des jeunes. En premier lieu la foi, la pratique religieuse, le catéchisme, l'exposition de la doctrine catholique : *"La foi qui s'exprime, qui opère dans la pratique par l'exercice de la charité surnaturelle"* (Gal. 5, 6); puis, la culture, avec des cycles de conférences données aux adhérents du cercle par d'éminents conférenciers d'Action catholique et divers prélats de la curie romaine.

On lit dans le cahier de 1925-1926 :

«In Te Domine speravi, non confundar in aeternum.

Notre cercle fut éprouvé par deux grandes peines, mais en revanche il a acquis deux puissants protecteurs auprès de Dieu; ses deux premiers conseillers ecclésiastiques sont décédés : Don Giulio de Rossi et Mgr Leopoldo Capitani.

Don Giulio : Il a chanté avec nous les débuts de la vie du cercle. Athlète du Christ, il était, selon la volonté de ses supérieurs ecclésiastiques, éducateur des jeunes, professeur d'université, curé, prédicateur, conférencier; journaliste, écrivain, homme politique, apôtre de la résurrection religieuse. "Est est; non non" (que votre oui soit oui, que votre non soit non) était vraiment sa devise. Il se serait fait tuer pour la vérité et la justice. Il est mort sur la brèche, après un cycle de conférences données à des professeurs incroyants. Il est mort pauvre, ayant toujours tout donné aux pauvres.

Mgr Capitani : lettré, apôtre de l'école chrétienne, éducateur des jeunes durant sa vie de laïc, puis de prêtre; il resta avec nous

durant toutes les années de guerre, où il a réconforté les meilleurs d'entre nous à cette heure grande et tragique. Sa sereine douceur et la resplendissante pureté de ses sentiments lui attireraient naturellement tous les cœurs. Il a béni notre fanion tricolore. Il a rempli de nombreuses charges ecclésiastiques de haute responsabilité, avec un esprit joyeux et un complet abandon à la volonté de Dieu.

Paix et gloire à ces deux inoubliables serviteurs du Seigneur qui furent les pères de nos âmes.»

Le cahier de la XVIIIème année d'activité (1926-1927) s'achève par cette note :

«Les vocations. *Le Seigneur a bien voulu choisir dans notre cercle trois ouvriers pour sa vigne : Renato Ramazzotti, Enrico Zuppa, Mauro Chiaramonte...*

Les deux premiers sont entrés dans la nouvelle et audacieuse milice qui combat le monde avec les armes du monde et sous son habit : la Compagnie de St. Paul. Le troisième est entré dans la vieille et victorieuse milice, rompue à toutes les batailles, à toutes les persécutions, à toutes les victoires : la Compagnie de Jésus. Quel don plus symbolique notre famille pouvait-elle faire au divin Maître? Un des plus jeunes d'entre nous, un président, un conseiller technique ! Quelle gratitude nous devons au Seigneur qui a voulu choisir encore parmi nous ses serviteurs !

Les prêtres de la première génération du cercle, le salésien Sella et le dominicain Bürge accueillent en souriant ces nouveaux venus dans l'armée de Dieu.»

Le jeune Francesco grandit et se forma dans cette atmosphère et au milieu de tels exemples.

Trente ans plus tard, le 29 juin 1956, l'ex-bibliothécaire du cercle "Dante e Leonardo", qui avait dix-sept ans en 1926-1927, sera lui aussi enfin ordonné prêtre. Il montrera la même force de

caractère et la même simplicité évangélique que don Giulio. “*Est est non non*” (*sì sì no no*) sera le titre que donnera don Francesco à son bulletin “antimoderniste” de défense de la Foi et de l'Église. Comme don Giulio, il sera prêt à se faire tuer pour la vérité et la justice, comme lui, “*pauvre, ayant toujours tout donné aux pauvres*”, et à l'instar de Mgr Capitani, il aura le don “*d'attirer naturellement les cœurs.*”

Rome “gardienne de la foi”

La Rome catholique portait désormais les fruits de la puissante œuvre de réforme réalisée par saint Pie X, poursuivie par Benoît XV et renouvelée par l'énergique Pie XI.

Pie IX avait déjà dénoncé la présence d'ennemis au sein de l'Église. Il disait à des fidèles de plusieurs nations rassemblés à Rome le 17 mars 1856 : «*Il y a deux catégories d'ennemis de l'Église. La première regroupe des catholiques qui la respectent et l'aiment, mais critiquent ce qui vient d'Elle. Comme l'a déclaré un savant catholique, ils voudraient réformer tous les canons, du Concile de Nicée au Concile de Trente. Du décret du pape Gélase sur les Livres sacrés, jusqu'à la bulle qui a défini l'Immaculée Conception, ils trouvent à redire à tout, et à corriger partout; ces catholiques se disent amis de l'Église, mais oublient le respect dû à son autorité...*».

Malgré la tourmente qui s'était abattue sur son pontificat, Pie IX avait solennellement fixé, au premier Concile du Vatican, la doctrine catholique sur ses piliers centraux, et défini les traits essentiels de la nature et de la constitution de l'Église, voulue par Jésus et fondée par lui sur le “roc” de Pierre et de ses successeurs, avec son Magistère suprême, infaillible, phare qu'il faut regarder pour bien diriger sa route et ne pas dévier dans les ténèbres de l'erreur.

Après l'apaisement des persécutions extérieures, les vieilles hérésies avaient, néanmoins, refait surface, sous de nouvelles et

attractives apparences, dans les dernières années du pontificat de Léon XIII, à la veille du pontificat de saint Pie X.

Icilio Felici l'explique bien dans *St Pie X*, Publ. du *Courrier de Rome* 1991, p. 77 (*Il Papa dell'Eucaristia*, Turin et Milan 1954) :

«Selon les novateurs, qui s'obstinaient à se déclarer des fils fidèles de l'Église, celle-ci devait abandonner "les vieilles positions dépassées" et "se mettre au goût du jour" (mortelle duperie !) non seulement dans le domaine politique, mais aussi dans celui de la discipline et de la théologie, en ouvrant ses portes aux nouvelles exigences, aux nouvelles théories philosophiques, aux nouvelles interprétations des Saintes Écritures et des dogmes eux-mêmes... C'était un étourdissement de "nouveau" derrière lequel se cachait la prétention absurde d'adapter la religion et l'Église aux hommes, alors que ce doit être l'inverse.

Certains ecclésiastiques, parmi lesquels le Français Loisy et l'Anglais Tyrrel, qui ne manquaient ni de culture ni d'habileté, furent les choryphées des nouvelles doctrines. Derrière eux grossissait la foule des religieux, mais surtout des jeunes et des laïcs catholiques dits d'action.

Le danger n'était pas éloigné, ni de peu d'importance, parce qu'il était à l'intérieur. La hache destructrice ne visait pas les branches mais directement le tronc.

En fait, une fois que l'on avait admis ces théories basées sur des systèmes philosophiques instables et faux, tels que l'agnosticisme et l'immanentisme, on en venait à détruire tout l'édifice catholique, la suprématie de l'ordre surnaturel, l'autorité des livres saints, le magistère de l'Église et du dogme. La foi était ainsi soumise à l'évolution des sciences, l'inspiration des saintes Écritures était réduite à une expérience personnelle, tandis que dans le domaine politique, avec la subtile distinction que l'on faisait entre l'Église et l'État, il s'ensuivait une désorientation qui aboutissait à la séparation de l'Église d'avec les institutions civiles et les questions temporelles.

En somme, avec ces doctrines, il ne serait resté de la foi qu'une apparence, des sacrements que le seul symbole mystique, des Évangiles que l'écorce toute nue. Les miracles, quant à eux, ne seraient rien d'autre que le fruit de l'enthousiasme pieux des disciples du Nazaréen et des premiers fidèles. De l'influence bénéfique de l'Église sur les organisations, sur les institutions et sur la vie des peuples, ne serait resté que le souvenir.

Pie X, qui déjà en tant qu'évêque puis cardinal s'était fait une opinion précise des choses, une fois monté sur la chaire infallible de la Vérité, embrassa d'un regard prévoyant l'Église et la Société. Assisté par l'Esprit Saint, illuminé par cette lumière qui fut promise à saint Pierre, il mesura toute l'étendue et la gravité du danger que couraient les dogmes et la doctrine catholique. Il jugea qu'il était de son devoir immédiat d'y apporter remède.

Avant tout, il réfléchit, étudia, demanda les lumières du Très-Haut. Personne ne saura jamais ce que le Souverain Pontife dit au Seigneur et ce qu'Il lui répondit durant les longues nuits où sa chapelle privée restait éclairée, parce que le Pape y restait agenouillé devant le Saint-Sacrement, jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Personne ne saura jamais combien de communions furent offertes, en ces temps de veille, par les instituts religieux et par les cloîtres pour le Saint-Père, qui les leur demanda avec insistance d'une voix suppliante. Mais ensuite, le moment venu, il agit avec une telle résolution qu'il stupéfia le monde entier.

Au début du mois de juillet 1907, il condamna quelques œuvres et quelques propositions, ordonnant aux évêques et aux supérieurs des ordres religieux de veiller attentivement à ce que de telles œuvres ne s'infiltrèrent plus dans le clergé et plus spécialement dans les maisons d'éducation. Le 8 septembre, il promulgua la célèbre encyclique Pascendi dominici gregis dans laquelle il condamnait le modernisme, ensemble complexe des

doctrines en question et synthèse de toutes les hérésies, dans chacune de ses manifestations philosophique, théologique, biblique, historique, critique et sociale. Les livres, opuscules et périodiques défendant de telles erreurs étaient aussi condamnés. Et les professeurs qui, soit par leurs écrits, soit par leur enseignement, les répandaient, étaient immédiatement suspendus. Une telle encyclique "monument admirable de clarté, de sagesse et de précision théologique" arriva à l'improviste, non seulement pour les modernistes qui, travaillant astucieusement par-dessous, espéraient pouvoir continuer encore à se tirer d'affaire, mais aussi pour tant de "dormeurs" qui ne s'étaient nullement aperçus du mal immense qui menaçait l'Église et la doctrine catholique.

Ce fut un éclair qui dissipa les ténèbres et démasqua ceux qui œuvraient dans l'ombre.

Surprise, étonnement, confusion, horreur, rage et même quelques rébellions ouvertes, telles furent les réactions qui suivirent l'Encyclique. Mais le coup de maître avait été désormais asséné et... Dante aurait dit : «Laissez gratter là où est la gale». Pie X ne le dit pas, non. Il donna au contraire au monde entier la preuve que quand le Pape frappe, c'est Dieu lui-même qui frappe[...].

Ceux qui avaient pensé pouvoir profiter de la douceur de Pie X, en la prenant pour de la faiblesse, durent, malgré eux, reconnaître encore une fois que ce sont justement les doux qui savent faire, quand cela est nécessaire, de vraies démonstrations de force.

Et tout cela parce que, ainsi que l'exprima le Cardinal Luçon, l'inoubliable archevêque de Paris, Pie X aima assez l'Église pour avoir à cœur qu'elle soit telle que le Seigneur la voulut : sans tache ni ride. Ce fut ce désir qui lui inspira toutes les réformes qu'il eut le courage d'entreprendre, tout en sachant qu'il ne pour-

rait les accomplir sans encourir les reproches de ceux auxquels elles ne plaisaient pas. Mais il eut le courage de sacrifier sa popularité à son devoir, pour atteindre à ce qu'il voyait être le meilleur pour l'Église, pour la religion et pour les âmes.»

Le soin et le courage que Pie X mit à arracher et à détruire l'ivraie, il les mit aussi à cultiver la vigne du Seigneur et à bâtir son Église.

La condamnation du modernisme fut suivie, dans tous les domaines, d'une réforme hardie, en commençant par la formation des nouveaux prêtres.

«Mieux vaut en avoir peu, mais de bons, – avait-il coutume de dire aux évêques en visite “ad limina”. – Qu'en ferons-nous, s'ils sont douteux et indignes ?».

Les successeurs de saint Pie X guideront le vaisseau de Pierre dans le sillage de son action lumineuse et énergique, en le protégeant des attaques du modernisme, frappé, mais encore vivant.

Sous ces auspices favorables, le jeune Francesco grandissait et s'instruisait dans la Rome catholique, gardienne vigilante de la Foi.